

## Communautés et Ecosystèmes

### Commentaires sur Chap 11 - Communities, Ecosystems and Livelihoods

Ce chapitre du Millenium Ecosystem Assessment se base sur un petit nombre d'expériences d'évaluations locales dans différentes parties du monde. Il met en avant le rôle des acteurs locaux et de ce qu'il appelle les communautés pour la gestion des écosystèmes. Le contenu de ce chapitre non plus n'est pas radicalement nouveau par rapport à ce qu'on trouve dans la littérature tant de la biologie de la conservation que dans celle de la conservation ou encore celle du développement. Le pari est ici peut-être de tenter une synthèse pas trop partielle de la situation.

L'idée de base est bien de réfléchir à des institutions qui sont à une échelle similaire à celle des processus écologiques et sociaux que l'on veut gérer (11.1.1, p 263). L'intérêt du chapitre est clairement de poser comme problème celui du rapport entre les échelles d'évaluation et surtout d'action en mettant en avant le rôle des institutions locales : en d'autres termes les collectifs locaux (nous reviendrons plus loin sur le terme de communautés) sont à la fois des utilisateurs des écosystèmes locaux qui souvent assurent pour eux la fourniture de biens de première nécessité, mais ils sont aussi des agents actifs du fonctionnement de ces écosystèmes.

- l'échelle locale fait apparaître des services écosystémiques invisibles à d'autres échelles (plantes médicinales), services qui passent souvent par des connaissances locales (mixtes de savoirs scientifiques et de savoirs traditionnels) ;
- ce qui rend les acteurs locaux capables de saisir des changements également imperceptibles à d'autres échelles.

ON notera avec intérêt l'emploi fréquent dans ce chapitre de termes comme *social and ecological systems*, ou *socio-ecological systems* pour désigner des formes d'interaction ou d'interdépendance entre les écosystèmes et les collectifs locaux. Cette notion conduit les auteurs à concevoir la durabilité moins comme un état que comme un processus d'adaptation réciproque des écosystèmes et des collectifs locaux. Et cette adaptation continue met évidemment au premier plan la gouvernance, à savoir plus précisément la capacité d'action des collectifs locaux.

C'est en ces termes que le chapitre met en avant la notion de communauté comme un groupe social possédant des croyances et des valeurs partagées, une appartenance stable, et l'attente d'une relation maintenue à long terme. Cette définition un peu idéalisée (c'est celle que je retrouve dans tous les travaux de mes étudiants africains !) ne correspond en fait qu'à un très petit nombre de cas réels que j'ai pu rencontrer en Afrique où au contraire les « communautés » sont de plus en plus faites d'ethnies différentes, de contrastes entre autochtones et migrants, de tensions entre urbains et ruraux, de conflits entre agriculteurs et éleveurs...sans parler d'une monétarisation croissante des rapports entre les gens. Le chapitre le reconnaît d'emblée (11.2.1.) mais se borne à formuler des vœux de prise en compte de cette diversité.

Le chapitre donne des indications intéressantes sur la méthodologie à suivre si on veut bien comprendre la nature des interactions en cause : d'abord ne pas partir de données préétablies

mais bien des connaissances locales ; insérer la connaissance des facteurs de changement à d'autres échelles via des scénarios et autres techniques ; reconnaissance explicite des incertitudes de l'évaluation, rôle précis à donner aux acteurs locaux dans la conduite de l'évaluation. Tout ceci conduit en fait à mon avis à envisager une utilisation du langage des systèmes dans une voie autre que celle qui est habituellement assumée (plutôt dans la direction de la *soft system methodology*). Ceci est assez soigneusement argumenté par le fait que

- le cadre général du MEA ne rend pas compte des ajustements locaux entre usages et écosystèmes (p.270)
- le cadre général du MEA est objectiviste et d'épistémologie naturaliste alors que les socio-écosystèmes incorporent souvent des positions autres

Apports de ces analyses locales :

1/ Les écosystèmes réduisent la vulnérabilité des gens via leur diversité et leur variabilité et via les systèmes d'échanges grâce auxquels les gens maintiennent cette diversité et cette variabilité (spatiale, spécifique, etc).

2/ La définition de ce qui est considéré comme le bien-être en rapport avec l'écosystème est cruciale dans le devenir des relations. Là où l'écosystème fait partie de ce qui est le bien-être, ce lien fort garantit une sorte de souci des gens pour leur écosystème support.

3/ Dès lors les valeurs culturelles et religieuses qui assurent ce lien sont également cruciales.

Constatations peut-être un peu orientées et réductrices. Il y a une série de cas connus où les croyances résistent mal aux pressions « marchandes ».

La gestion locale fait l'objet d'une grande attention pour souligner d'une part :

- l'importance des institutions locales de gestion dans un certain nombre de cas
- leur absence ou leur faiblesse dans d'autres (états forts, pressions marchandes)
- le rôle des réseaux plus ou moins informels entre communautés et institutions supralocales ou réseaux sociaux externes.

Mais si une insistance forte est accordée d'une part aux connaissances locales, d'autre part aux réseaux de relations, il n'est dramatiquement guère donné d'attention aux droits, au foncier et à la distribution plus ou moins décentralisée des pouvoirs sur l'espace. Or ce sont là, en Afrique tout au moins, les facteurs clés de la maîtrise du changement. Serait-ce un sujet qui fâche ? Ne pas les envisager risque de faire des « adaptative co management systems » ou autres formules justement de simples formules à usage de justification de financements pour remplacer participation, gouvernance dans le vocabulaire obligé du développement.

MMormont

dimanche 17 décembre 2006.